

L'Écrivain dans la bibliothèque publique

Monique La Rue

L'UNEQ m'a demandé de vous parler aujourd'hui de la bibliothèque publique et je vais bien sûr en parler en tant qu'écrivain, et non comme usagère, ou professeure de littérature, chapeaux sous lesquels j'en apprécie bien d'autres aspects.

Puisque je suis rendue à l'âge où l'on parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, j'aimerais témoigner de ce qu'ont représenté l'apparition et le formidable développement de la bibliothèque publique dans la société québécoise.

Mais je veux aussi témoigner de ce que signifie, outre sa valeur économique, le chèque que l'écrivain reçoit chaque année de la Commission du droit de prêt public pour la présence de ses livres dans les bibliothèques.

Ce chèque reviendra, dans ma conclusion. À notre époque de crises financières, l'argent semble être un tyran capricieux et absurde. Celui de la Commission de droit de prêt public a un visage très humain.

En 1951, une bibliothèque pour enfants fut fondée à l'initiative de l'École des parents dans un local de la « Maison des œuvres », à l'ombre de l'église de Longueuil. Ma mère était amie de ses deux fondatrices. Selon la Société d'histoire de Longueuil, cette bibliothèque ouvrait ses portes le samedi après-midi. Selon moi, c'était plutôt samedi matin, mais enfin... Je suppose que j'y ai été introduite peu après sa fondation, à l'âge de quatre, cinq ans.

Michel Tremblay, dans son livre *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, accorde à la Bibliothèque municipale de Montréal un statut de personnage à part entière dans sa vie, dans sa formation, dans la vie de sa famille et de son quartier. De la même manière, la minuscule bibliothèque qui allait devenir le Centre culturel Jacques Ferron a été pour ma famille une occasion d'amitié et pour moi un cocon pour devenir ce que j'étais.

Je me souviens d'une salle moins grande qu'une classe d'école, aux murs en planches, peints en rose, avec un plancher recouvert de prélat. Mon père m'y conduisait le samedi (matin ou après-midi...), faisait des courses et revenait me chercher. Il lui arrivait de deviser avec les bibliothécaires. Autour de la table centrale, on consultait les grands formats, qui ne sortaient pas: atlas, albums, dictionnaires. Une bénévoles apposait le tampon encreur dans les livres empruntés. Bientôt ce fut mon tour d'officier au tampon, d'apprendre comment réparer les livres. Ma sœur, qui a travaillé dans cette bibliothèque jusqu'à l'âge adulte, m'assure que nous étions, au début, rétribuées d'un Coca-Cola. Le soleil entrait par les fenêtres. L'hiver, les calorifères brûlaient. Chuchotements, va-et-vient, odeurs de colle, de papier -- parfum des livres.

Il paraît, toujours selon la société historique, que cette bibliothèque comptait 2000 volumes. Parmi ceux-ci, un nombre significatif de livres québécois (quoique personne n'employait encore le mot « québécois »). *Le Trésor de l'Île-aux-Noix*, *les Contes de l'Oiseau bleu* d'Eugène Achard me reviennent en mémoire à cause des titres si concrets, des mots si accrocheurs pour un enfant : trésor, noix, île, oiseau bleu.

Découvrir l'existence de livres québécois a été pour moi comme pour bien d'autres futurs écrivains du Québec un moment d'une importance indescriptible. « J'étais plus que simplement bouleversé, dit pour sa part Michel Tremblay à propos de sa découverte de *Bonheur d'occasion*, (...) j'étais pâmé, reconnaissant de l'existence même d'une œuvre aussi forte écrite dans mon pays, dans mon fond de province, dans ma ville.»

Je faisais une grande différence entre *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville, *les Engagés du grand portage* de Léopold Desrosiers qui magnifiaient notre petit univers, auréolaient nos noms de lieux, embellissaient nos expressions dialectales en les faisant entrer dans l'ordre du livre et de la littérature, et les ouvrages, plus nombreux, qui évoquaient un univers, le plus souvent français, parfois américain, que je devais imaginer de part en part.

La différence s'effectuait par la seule force de la langue française et c'est le voyage que, déjà, j'aimais, à travers les mots : l'inconnu et le nouveau. Le cadre de vie et la langue des personnages de la comtesse de Ségur suggéraient à mon imagination des questions insolubles et délicieuses. La forêt dans laquelle Geneviève de Brabant survit deux ans avec son bébé grâce à une biche éveillait en moi de sérieux doutes. J'avais à son propos les mêmes discussions que celles que Tremblay rapporte avoir eues avec sa mère au sujet du roman *Patira* de Raoul de Navery, dont ils discutent la vraisemblance. Le futur écrivain s'intéresse dès l'enfance aux techniques, au savoir-faire de l'écriture.

Car qu'est-ce qu'un écrivain? Un écrivain est un lecteur. Si on définit le grand lecteur comme celui qui lit au moins 20 livres par année, mesure que j'ai recueillie dans la revue *Argus*, on pourrait dire que l'écrivain est un très très très très grand lecteur. Un écrivain lit facilement 20 livres par mois et quand il fait partie d'un jury, ou s'il fait de la critique littéraire, il en lit plus de 20 par semaine. Il a nécessairement recours à la bibliothèque.

Un écrivain lit tellement qu'il oublie très facilement qu'on puisse ne pas lire. Je me rappelle avec précision comment, vers l'âge de dix ans, alors que ma passion était de confectionner moi-même des livres cousus à la main, contenant des histoires inventées par moi-même, il m'a fallu un véritable effort de raisonnement pour admettre que les autres préféraient jouer au ballon-chasseur ou aller nager. Toute passion sépare des autres. L'écrivain est non seulement transformé en rat de bibliothèque dès son premier contact avec la chose écrite, mais il est un rat qui se sait différent des autres rats. Il n'y a pas que les écrivains qui lisent autant. Je suis certaine qu'il y a ici parmi nous plusieurs personnes qui sont, par goût, par profession, ou les

deux, de très très très grands lecteurs. L'écrivain lit de manière particulière. Tremblay montre finement la jalousie, le dépit, la rage qu'il éprouve quand il lit, sentiments qu'un lecteur qui n'entre pas en compétition avec l'écrivain, qui ne s'identifie pas à l'auteur du livre, n'a aucune raison de connaître. Enfant lecteur, le petit Michel Tremblay ne s'assoit pas avec les autres, il a tout lu avant les autres, ne lit pas la même chose qu'eux, lit pour des raisons différentes, juge les livres sous un autre point de vue.

C'est que, quand il lit, l'écrivain écrit déjà. Cela ne fait pas de lui nécessairement le lecteur le plus juste, le plus aimable. Il lit pour ses besoins, commente, répond, critique, prétend faire mieux (au début) puis essaie de faire aussi bien, quand il mesure peu à peu la grandeur inatteignable de l'art et la petitesse de l'existence humaine. L'écrivain veut écrire ce qu'il peut écrire de mieux et ce qui l'aiguillonne, son champ d'entraînement, c'est la bibliothèque. La seule manière de progresser est de se confronter à ses pairs écrivains. À ceux de sa propre langue, de sa propre culture, dont il descend ou qu'il côtoie, avec qui il participe à la formation d'un imaginaire collectif; à ses contemporains de toutes les langues, continents, genres littéraires; à tous ceux qui l'ont précédé. Ses besoins sont infinis, illimités. « On n'a pas le droit d'ouvrir un livre si l'on ne s'engage pas à les lire tous », écrit Rainer Maria Rilke, en exagérant à peine.

Au Québec, où les foyers étaient pauvres en livres et où, pendant longtemps, une censure s'est exercée sur le contenu des bibliothèques institutionnelles, c'est donc peu de dire que la bibliothèque publique a été essentielle à la naissance, au développement de la littérature et à la formation des écrivains, souvent autodidactes, qui l'ont créée. Le titre du premier roman québécois, *Le Chercheur de trésors ou l'influence d'un livre*, fait état de cette symbiose et les écrivains, Tremblay, Aquin, Poulin, pour n'en nommer que quelques-uns, sont toujours prompts à exprimer leur reconnaissance à la bibliothèque.

Mais ce n'est pas seulement, ni principalement parce que la bibliothèque nourrit sa voracité créatrice que l'écrivain a besoin d'elle, c'est surtout parce qu'il s'y trouve d'autres lecteurs. Même, Montaigne, dans sa tour, en dialogue avec les écrivains latins et grecs qui l'ont précédé, sait que son but, en publiant ses essais, n'est pas tant de trouver sa place aux côtés de Cicéron ou de Thucydide que d'établir une communication avec ce lecteur vivant, proche ou inconnu, contemporain ou futur, auquel il dédie son œuvre dans son exergue. De Rabelais à Baudelaire, tant d'autres écrivains réitéreront cet appel au lecteur compétent.

Une des premières réalités à laquelle se heurte pourtant l'écrivain qui franchit l'étape de la publication, c'est que le livre ne tient pas, dans la vie de ses concitoyens, la même place que dans la sienne. Parmi ses semblables, seulement 60% (selon la revue *Argus*) sont des lecteurs dits réguliers, qui lisent quelques livres, et pas nécessairement littéraires, chaque mois ou chaque année. Le reste des 40 % ne lit pas du tout, ou ne lit que très peu, ou ne sait pas lire.

Il y a ainsi, par la force des choses, un fossé entre l'écrivain très grand lecteur et la majorité de ses frères humains, fossé que seuls les très grands écrivains peuvent surmonter naturellement et parfaitement. Au Québec, où le prestige social de la lecture reste toujours plus ou moins associé à l'élite, où la télévision, le cinéma, l'Internet, le jeu, la nature et ses plaisirs font une concurrence si aisée à la lecture, il est inévitable que la condition de l'écrivain comporte son lot d'isolement. Chez Tremblay lui-même, qui a l'insigne talent de parler droit au cœur du public, le thème de l'incommunicabilité, la présence de personnages d'écrivains malheureux indique qu'on n'échappe pas au malaise. Annie Ernaux a parlé avec beaucoup de pertinence de cette séparation sociologique entre elle et un milieu peu ou moins lettré, des sentiments de trahison, de culpabilité ou d'imposture qu'elle ressent en devenant écrivaine. L'écrivain paye parfois de sa vie, de sa santé mentale, l'abyme entre ce que son art l'amène à écrire et les lecteurs. Il rejoindra assez facilement les grands lecteurs, qui partagent sa passion. Mais il ne veut pas, du moins je le crois, rester un écrivain pour écrivains. Et pourquoi est-ce que je dis cela? Parce que je sais que l'écrivain cherche à parler de l'humain aux humains, et non à parler de livres à des écrivains. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger, comme l'a dit Térence.

Il aimerait atteindre, connaître tous ses semblables, dépasser les frontières de son pays et de sa langue, mais aussi traverser celles qui le séparent de ses concitoyens mêmes, du grand public lecteur, de la masse des lecteurs dits réguliers, et des lecteurs moins compétents, de ceux que le sort a dotés de peu de *littératie*, comme on dit, et de ceux qui ne savent pas lire, mais qui *sont* des êtres de langage, avec un cœur, des oreilles, un sens esthétique pour comprendre et apprécier son texte lu à haute voix. Aller à la rencontre des non-lecteurs, geste que, chaque année, l'initiative de Jean-Pierre Girard, *les Donneurs*, suscite si opportunément dans la ville de Joliette, n'est pas, pour l'écrivain, un acte de condescendance, mais un geste hautement symbolique. Par ce geste, il reconnaît en tout humain l'être de langage, avide de sens, comme lui. Il reconnaît qu'au cœur de tout humain, lettré ou non lettré, il y a un noyau plus profond que les mots, et que c'est cet indicible qui est à l'origine de l'écriture.

Tout cela peut paraître s'éloigner de la bibliothèque publique, mais non. J'y reviens, par un autre chemin.

Au début du vingtième siècle, à Londres, un économiste de génie nommé John Maynard Keynes a réfléchi à cette question du mur, du fossé entre l'écrivain et le grand public de la culture de masse qu'il voyait poindre à l'horizon de son siècle. Il fréquentait, dans un quartier appelé depuis Bloomsbury, d'autres génies tels Virginia Woolf, son mari, et tout un groupe très sélect d'écrivains, intellectuels, philosophes, critiques d'art formant un petit monde exclusif, incestueux, élitiste, très intelligent. Il s'est demandé comment on pouvait sortir l'art de sa tour d'ivoire tout en maintenant ses exigences.

Il voyait bien que ce n'était pas aux écrivains comme son amie Virginia, entièrement absorbée par la tâche de dire l'indicible fragilité de la vie, à faire ce pas. L'artiste doit se protéger, et l'art ne fonctionne tout simplement pas de cette manière. Homme d'influence majeure, il a collaboré à la fondation et à l'évolution dans son pays du Conseil des Arts, proche parent du Comité de droit de prêt public. Et ce qu'il dit est très clair et doit être rappelé chaque fois que l'exigence de rendement pèse sur la conscience des artistes et des organismes littéraires:

« Nous cherchons, dit Keynes, -- non sans un certain élitisme bien victorien -- à aider tous ceux qui visent les plus hauts standards de composition originale (...) et à habituer les nombreux nouveaux publics naissants à exiger et à apprécier ce qu'il y a de mieux ». « Si avec l'aide de l'État, le cadre matériel peut être érigé, le public et les artistes feront le reste entre eux. Les muses émergeront de leurs repaires poussiéreux, et l'offre et la demande seront à leur service. » (*in* Dostaler, Gilles, *Keynes et ses combats*)

La bibliothèque publique est justement ce *cadre matériel* qui réunit l'écrivain et le reste du monde. Et c'est pourquoi elle est essentielle à sa vie. Elle lui permet de s'exposer au risque de l'art avec suffisamment de confiance et de paix d'esprit. Pendant qu'il fait son métier, la bibliothèque travaille, démocratiquement, à aller chercher les lecteurs et les non-lecteurs, hors de ses murs, avec des moyens qui ne sont pas ceux de l'écrivain. Elle va vers les non-lecteurs enfants à l'heure du conte. Elle va vers les illettrés, vers les analphabètes, de plus en plus cruellement exclus du monde, par des programmes spécifiques. L'engouement immédiat des Montréalais pour la Grande Bibliothèque où nous nous trouvons maintenant prouve que la volonté d'abolir les cloisons physiques et psychologiques autour des livres est toute-puissante.

La bibliothèque ne peut pas transmettre la compétence de lecture, problème réel, mais elle peut en faire naître le désir et donner les moyens de l'accroître. C'est en lisant qu'on apprend à lire.

Si le livre est là, si les lecteurs sont là, si le cadre matériel est là, le processus va suivre son cours. Les muses vont s'en occuper, comme dit Keynes. Les muses sont certes grandement aidées par les bibliothécaires! Mais ce n'est pas pour rien que les Grecs pensaient que neuf déesses président aux arts. Ils savaient que le processus de l'art est un mystère qu'il faut reconnaître. Vous vous rappelez peut-être la magnifique séquence tournée par le cinéaste Wim Wenders dans la bibliothèque de Berlin dans son film *Les ailes du désir*. Wim Wenders rend visible la communion presque mystique des esprits dans le silence de la bibliothèque publique.

Le langage est la maison de l'Être, dit le philosophe. Maison du livre, la bibliothèque est une des pièces majeures de la maison du langage. Contrairement à d'autres institutions de transmission du savoir et de la culture, elle est devenue durant le vingtième siècle, avec l'apport des architectes, avenante, lumineuse, inspirante. Non seulement temple de la lecture, mais abri des arts et de la beauté. Hors de la pression du marché, la liberté s'épanouit. Celle de lire sans obligation, de satisfaire sa curiosité la plus invouable, d'explorer un espace d'une richesse sans limites, contrairement à l'expérience que faisaient naguère les très très très grands lecteurs enfants

qui, comme Michel Tremblay, et moi-même, je dois l'avouer, parvenaient à épuiser le contenu de la chétive bibliothèque municipale embryonnaire. C'était du temps où le livre était rare. Il ne faut pas l'oublier.

Il y a quelques semaines, j'étais dans une autre ville qui, comme Berlin, rappelle la fragilité des valeurs qu'incarne la bibliothèque. Je me trouvais à Phnom Penh, ville vidée entièrement de ses citoyens par les Khmers Rouges il y a moins de cinquante ans, ville martyre, de laquelle les individus à lunettes, intellectuels, lecteurs, professeurs, bibliothécaires, libraires, écrivains -- nous tous en quelque sorte -- ont été arrachés pour être conscrits aux travaux des rizières, et puis assassinés. Au hasard des rues de Phnom Penh je suis arrivée devant la bibliothèque du Centre culturel français. Il m'a semblé que c'était un devoir d'y entrer. Il y avait des lecteurs cambodgiens, occidentaux, des livres en langue française, en langue khmer et en traduction. Rien que de très normal pour nous. Mais, comme à Berlin, qui a le triste privilège d'avoir été témoin du premier autodafé nazi, la mémoire des lieux rappelait la haine qui peut se déchaîner contre les valeurs du livre. Dans *le Monde* d'hier, ne rapporte-t-on pas que des autodafés secrets seraient actuellement pratiqués par certains groupes qui s'acharnent en Hongrie à interdire et même à détruire l'œuvre pourtant essentielle de l'écrivain Imre Kertesz, prix Nobel de littérature.

Ainsi, quand nous recevons le chèque, substantiel, de la Commission du droit de prêt public, nous, écrivains, ressentons un sentiment de juste rétribution de notre entreprise, mais surtout le réconfort de savoir ce que ce chèque signifie. Car il signifie que nos livres se *trouvent*, dans les deux sens du terme, en bibliothèque, que cela a été dûment vérifié. La bibliothèque nous invite parfois, pour notre plus grande joie, à lire publiquement nos textes, à discuter avec les lecteurs. Mais le plus important est de savoir que nos livres sont abrités par les institutions qui ont mission de les protéger, de les faire circuler gratuitement, de leur assurer une durée à laquelle ils ont droit d'aspirer, l'honneur d'être hébergés en compagnie des grands et des anciens, accessibles pour les lecteurs présents et futurs : à leur place. Les écrivains, dont le statut précaire doit sans cesse être rappelé aux instances publiques, apprécient au plus haut point de recevoir de l'argent en retour de leurs droits. Que ce montant leur soit dû, nécessaire, vital, ne l'empêche de symboliser aussi le respect dû aux œuvres humaines.

Merci et longue vie à la Commission du droit de prêt public, et merci à vous de m'avoir écoutée.